

Styrènes polychromées

Louis Pelletier

Number 21, Noël 1960

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55204ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pelletier, L. (1960). Styrènes polychromées. *Vie des Arts*, (21), 18–20.

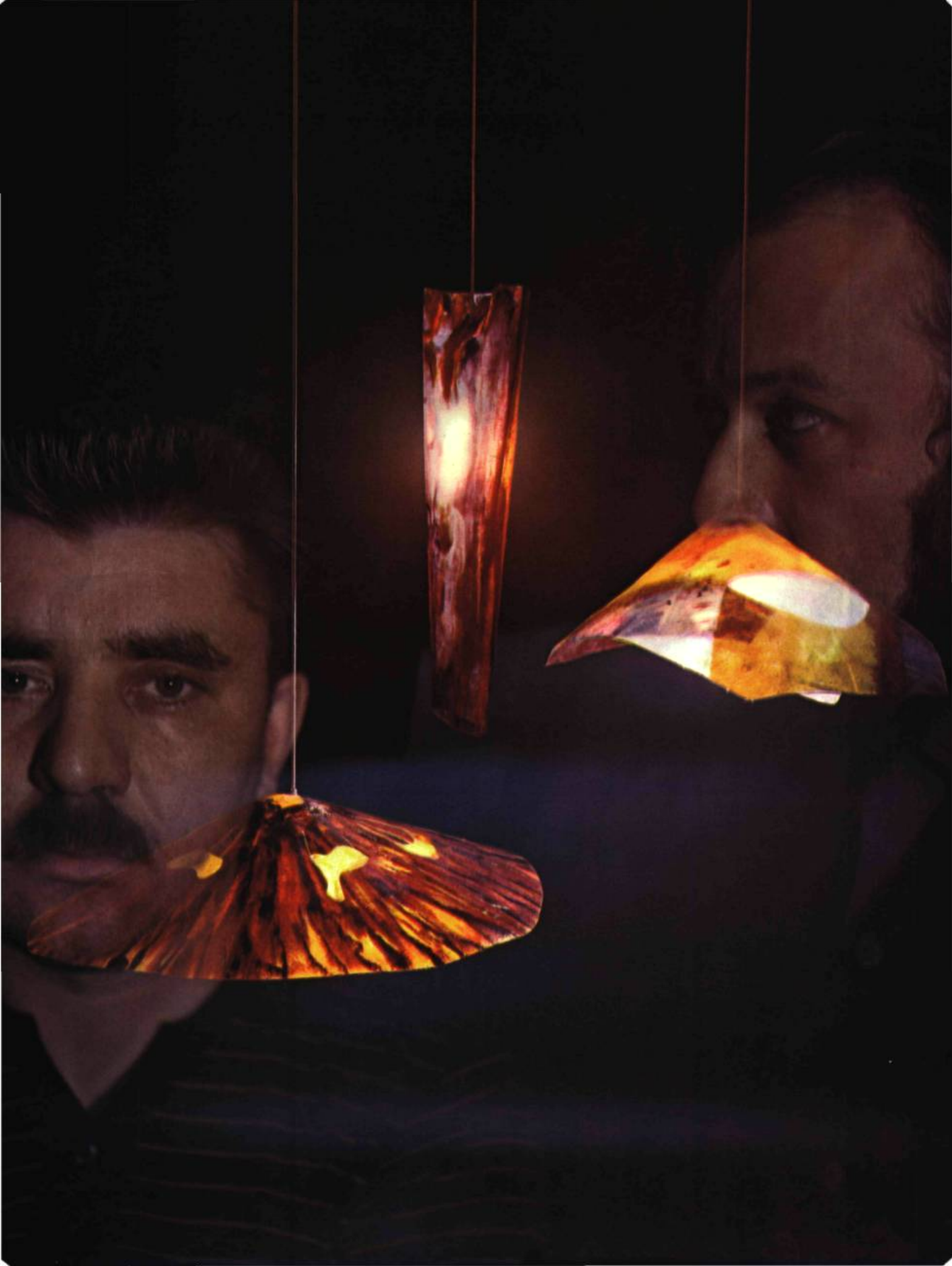


STYRÈNES POLYCHROMÉES

par Louis PELLETIER

Guenilles de velours suspendues dans l'ombre ? Peaux de lézards géants mal écorchés ? Dépouilles serpentiformes recroquevillées ? Mais ce n'est peut-être que l'appel d'un chat-huant qu'on a voulu cristalliser ? Ou encore quelque songe brutalement étouffé par un matin trop clair ? Ou des pierres revêtues d'un cataclysme féérique ? Qui pourrait me le dire ? D'ailleurs, je ne cherche pas à savoir : Je me contente d'être tout yeux tout oreilles, tout coeur, et c'est bien ainsi !

Une voix légèrement sombrée, nasillarde quelquefois, chuintante à d'autres moments — la voix des inquiets — m'informe : « Ce sont des styrènes polychromées ! » C'est une appellation qu'aimerait assez Edgar Varèse, un nom « fouillé » aurait dit la malicieuse Colette. Pour moi, ces deux mots accolés ne sont qu'une infime résonance du fantastique qui m'entoure, un fantastique à mesure, il faut bien le dire, car ma mesure n'appartient-elle pas déjà à l'indéfinissable ? Sous mon regard de myope traqué, des monstres enlumés miment une sarabande. L'un d'entre eux, mince et long, coiffé à la mandarin, prie pour qu'on le surnomme « Grénil », un autre vêtu à la geisha, préférerait « Cochléaris »... D'où me vient cette envie, ce prurit de mots rares aux syllabes puissantes, de mots attifés des sept couleurs du prisme ?... « C'est un métier épatant, dit encore la voix, ça rend impuissant, aveugle, dyspepsique ! » La voix s'est tue, mais mon oreille, hantée par la magie des syllabes, voudrait encore entendre « cacochyme, rachitique »... L'atmosphère est arrimée à une odeur agréablement nauséabonde, délicieusement insupportable. « Aniline, cyané, débenzolé, sabol, toluène » : les mots



s'enveloppent comme un réseau aranéux, comme une fantasmagorie chuchotante... Je suis ici chez un fabricant de lanternes ? Détrompons-nous, ne nous leurrions point, ce n'est que l'antre d'un sorcier : un chercheur de lumière aux prises avec l'éloge de la forme...

Ils sont deux dans cet atelier, dans cette usine, dans cette boutique, dans ce Creuset : l'Homme-à-la-Barbe et l'Homme-à-la-Barbiche. L'Homme-à-la-Barbe est un silencieux tandis que l'Homme-à-la-Barbiche est un rouspéteur. A première vue, car je serais bien mal venu de préciser lequel est le plus agressif ? A ce moment-ci, sans s'en rendre compte, ils font jumeaux Martiens avec leur masque, leur salopette et leur fragrance. L'Homme-à-la-Barbe est penché sur un jeu de petits rectangles en fibre de verre qu'il dispose un à un sur un large établi. L'Homme-à-la-Barbiche caresse les épaules d'un monstre du bout de son pinceau inquisiteur et comment être sûr qu'il ne lui parle pas à travers les couplets-maison qu'il beugle d'une voix convaincue. Mais l'Homme-à-la-Barbe en a vu d'autres : il bariole maintenant à grandes lampées les rectangles livides dont se lève soudain une âme cuivrée, une âme marron, une âme rouille, une âme violacée, une âme grenat... L'Homme-à-la-Barbiche chante toujours. Le monstre qu'il anime a des éclats grivelés, plombés, irisés, cendrés, mordorés, roussâtres, ardoisés, et que sais-je encore ? Mais le spectacle n'a toujours aucun intérêt pour l'Homme-à-la-Barbe : il empoigne à pleines mains les âmes qu'il vient d'enfanter et les plaque sur des formes étranges, cabossées et intransigeantes, qui leur donneront corps. Tout-à-coup, l'Homme-à-la-Barbiche — qui s'en allait quérir un outil quelconque de l'autre côté de l'établi qu'il a nommé tout-à-l'heure le « corbillard », — tout-à-coup l'Homme-à-la-Barbiche s'arrête près de l'Homme-à-la-Barbe. Saisissant un pinceau, il badigeonne, enduit, diffuse, propage un flot pourpre à travers l'inspiration de son compagnon. Mais encore une fois, celui-ci ne s'en occupe guère : on dirait quasi que ce sont là des travers qui l'enchantent. Ses mains, gantées d'une floconneuse dentelle multicolore, reposent un moment sur l'établi, comme deux araignées endimanchées... qui espèrent la Fête.

Jean-Paul Mousseau et François Soucy, l'Homme-à-la-Barbiche et l'Homme-à-la-Barbe, sont indéniablement deux poètes de la Matière, mais heureusement pour nous, ce sont également des poètes qui s'ignorent. Ils trafiquent avec l'ellipse comme d'autres avec l'hyperbole, et une spirale devient entre leurs mains une sorte de parabole démantibulée. Ces lanternes nimbées de bosses, entrelacées de cabochons, festonnées de retroussis, ces lanternes crochues, coudées, biscornues, posées de guingois sur leur base, sont en réalité de vacillants poèmes au contexte aussi subtil que définitif. Cette façon de fractionner la forme, de lui injecter une anatomie primitive, pose une encoche précieuse et nécessaire à nos goûts artistiques trop rectilignes pour ne pas être périmeux. Le miracle Mousseau — je parle ici des lanternes Mousseau — c'est de savoir déchirer à belles dents nos radoteuses conceptions de la Beauté. Il a sans doute fallu que cet artiste rabote longtemps l'Absurde pour nous en livrer une image aussi paradoxalement épurée. Car le travail « styrène polychromée » de Mousseau cisaille délibérément dans l'absurde, dépèce résolument dans le sens trop commun de la Beauté. Le galbe éclairé de certaines formes, l'harnachement arrondi de certaines autres, la clarté mitigée mais complète de l'ensemble accusent une volonté adulte de créer qui surprend autant qu'elle ravit. Ce débordement de vitalité, adapté à nos moyens modernes de fabrication — fibre de verre, vernis plastique pigmenté de teintes variées — s'infiltré et transparait à travers chaque lanterne, si radicalement révolutionnaire soit-elle. A proprement parler, l'inspiration de l'artiste ne procède d'aucun élément connu. Elle semble bondir d'un point d'osculation quelconque pour aboutir — j'aimerais écrire « pour se congeler » — à une masse génératrice dont il nous communique l'espèce de paramètre étonnant avec une délectation qui frôle l'ivresse. Quoi qu'on en dise, le travail de cet artiste — qu'il le veuille ou non, et je parierais que c'est bien malgré lui — appartient au lyrisme ostentatoire de certaines créations architecturales modernes. Je pense en ce moment à W.L. Wright, qui, sans doute, aurait été émerveillé de cette concentration de la diaphanéité lumineuse. En examinant bien le détail du dessin — de la projection Mousseau — chacun de nous peut volontiers retrouver l'irradiation de certains corps noctiluques dont, pour les besoins de la cause, la luciole et le feu-follet font partie dans mon esprit. Je pense à certain vert clair de lune, à certain jaune phosphorescent, à certain carmin bleuissant, à certain clair-obscur vaguement spectral, et, encore une fois, une bordée de mots chahutent dans mon oreille : sysygie, appulse, métemptose... Cette dépense fastueuse de vocabulaire, je ne suis pas sans savoir qu'elle voudrait rendre plus tangible la télégraphie, optique que suggère aux sens d'un poète — et je ne néglige pas celui du goût — cette manifestation sublime-érotique de la coloration dans la Forme. Châtoyante, assainie, la volupté s'installe derechef dans cette polarisation transparente des songes accoudés à une puissance qui sera toujours une raison d'humilité pour l'Homme : la Lumière. Et de fil en aiguille, j'en viens à me demander s'il ne sera pas dit un jour qu'un peintre a fait le premier pas vers la décomposition scientifique de cette force étrange et indéfinie. Car Mousseau a saisi la valeur du prisme et s'en délecte comme d'une drogue mal connue dont toute son invention créatrice cherche à se pâmer. Cet art nouveau, je me permets de le saluer admirablement ici, car il me paraît contenir d'un seul coup tous les attributs mystérieux de la Lumière, cette indomptée : flamme, éclair, phare, bougie, incandescence, combustion, réflexion, réfraction, réverbération, miroitement, papillotage, et je n'y regrette pas le feu : il s'y retrouve lui aussi, dansant, chantant, évoquant les mystérieux oracles qui enchaînent l'Homme et en font son esclave depuis toujours. Car il s'agit ici d'un art pur de toute présence humaine, mais quand même gonflé d'une omniprésence intelligible, salubre, surprenante et familière : la Vie...